Ami du Clergé du 12-19 mai 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sur les Epitres du dimanche. — XXVIII. *Dimanche de la Trinité :* Les Mystères, 273. — XXIX. *Dimanche dans l'Octave du St-Sacrement :* Haine et amour, 275. — XXX. *3e Dimanche après la Pentecôte :* Humilité, tempérance, vigilance, 277.
Pour la Fête-Dieu. — Le respect dû à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, 279.
Retraite de Communion solennelle. — VII. L'Eucharistie, 281.
La Liturgie de la messe. — II. La messe des catéchumènes, 283. — III. Le *Gloria*, la Collecte, l'Epître, 285. — IV. Le Graduel, l'Evangile et l'Homélie, 287.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXVIII

Dimanche de la Trinité

LES MYSTÈRES

Mes frères,

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! » Ainsi s'exclamait S. Paul lorsque, penché sur les abîmes des connaissances divines, il s'émerveillait de l'immensité des mystères. Car Dieu est environné de mystères. Il semble que nous devrions trouver cela tout naturel, puisque, comme nous le dirons bientôt, c'est une preuve de plus de sa supériorité sur nous. Mais l'homme est si bizarrement fait qu'il se choque parfois là où il lui conviendrait d'admirer. De sorte que certains osent faire à Dieu un grief de ne pas s'être révélé complètement à leur faiblesse. Il importe de rétablir ici quelques principes fondamentaux au sujet des mystères de notre sainte religion, afin de raffermir notre foi.

I

Un mystère n'est autre chose qu'une réalité certaine, qui n'est pas contradictoire avec les données de notre raison, mais que nous ne pouvons pénétrer complètement. Dans le seul ordre de la nature, le Créateur nous en a entourés. Ainsi l'expérience la plus ancienne du monde nous a appris que, si nous voulons récolter du blé, il nous faudra, longtemps auparavant, enfouir dans le sol des semences appropriées. Depuis des siècles et des siècles, ce geste se renouvelle. Après de patientes investigations, on a fini par découvrir quelques conditions et quelques règles de la germination des grains. Mais qui oserait se vanter de connaître d'une façon totale la force cachée qui développe le germe ? Autre exemple : nous savons bien que, pour éteindre ou allumer une lampe électrique, il suffit de tourner un commutateur. Mais qui donc a pu analyser la constitution intime du courant qui passe dans les fils conducteurs de l'électricité ?

Dans beaucoup de cas comme ceux-là, nous sommes en présence d'un fait indiscutable, que notre insuffisance intellectuelle n'arrive pas à expliquer. Qu'allons-nous faire alors ? Nier l'évidence, sous prétexte que nous n'en avons pas trouvé les causes ? Ce serait une attitude folle. Le plus sage est de constater ce qui se passe et d'en tirer le meilleur parti possible, en attendant que les progrès scientifiques nous éclairent plus complètement sur des raisons déterminantes que nous ne connaissons point. C'est ce que tout le monde pratique, et personne ne songe à se priver de pain ou de lumière jusqu'à ce qu'il ait pu deviner comment le grain se multiplie, ou en vertu de quelle puissance jaillit l'étincelle.

Dans le domaine surnaturel, la situation est analogue. Dieu nous affirme certains dogmes, auxquels il nous impose de croire sous peine de n'être pas sauvés. Il est certain que ces théories dépassent notre portée et déroutent notre esprit, dont les lumières sont si faibles. Nous savons cependant, d'autre part, et à n'en pas douter, que le Seigneur est infaillible. Sa connaissance absolue ne saurait jamais être mise en défaut. Sa perfection totale lui interdit de nous induire en erreur, fût-ce sur le détail le plus minime. Puisque, lorsqu'il nous révèle quelque chose, Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper, il nous met alors en face d'une réalité dont l'existence ne peut être logiquement contestée.

Ce n'est pas parce que nous n'arrivons pas à saisir le mécanisme du mystère que nous serions autorisés à hésiter. Le fait est là, garanti par Dieu, et Dieu a même daigné nous offrir, avec les motifs de crédibilité, des preuves à notre portée et rationnelles de l'inerrance de sa parole. Notre croyance n'est donc point aveugle : elle est basée sur des raisonnements irréfutables ; si nous n'expliquons pas absolument tout, si nous sommes impuissants à monter jusqu'aux plus hauts sommets des connaissances surnaturelles, cela ne prouve qu'une chose : la médiocrité de nos facultés. Mais cela ne peut nullement nous gêner pour croire en l'attestation de Dieu.

II

A la vérité, il est une condition que la révélation divine doit réaliser pour s'imposer à notre adhésion : c'est qu'elle ne renferme aucune absurdité. Dieu, en effet, ne peut se contredire dans ses œuvres ; si donc il a créé notre raison avec ses lois, il ne peut nous contraindre à admettre comme vrai ce qui serait en opposition avec ces mêmes lois, ce qui serait, par exemple, contradictoire dans les termes. Hâtons-nous d'ajouter que cette condition est surabondamment remplie. Quand on scrute les mystères, on se rend vite compte que les réalités qu'ils expriment sont au-dessus de notre raison, mais rien ne permet de

prétendre qu'ils s'opposent à elle. Bien plus, nous pouvons même tenter, à l'aide d'arguments et de comparaisons, quelques recherches qui, bien qu'incomplètes, projetteront une vague et lointaine lueur sur les secrets de l'au-delà. Sans doute, les théologiens ont des données moins sommaires que les simples fidèles, sur ces questions; mais tout le monde peut se convaincre que le Créateur ne nous contraint pas à croire des choses absurdes.

L'orgueil humain est tel que cela ne nous suffit pas toujours et que l'on a parfois l'audace de se demander pourquoi le Seigneur ne se dévoile pas totalement à nos regards. La réponse est des plus faciles. D'abord le mystère est une démonstration de plus que Dieu nous dépasse infiniment. Si nous le comprenions d'une façon complète, nous nous égalerions en quelque sorte à lui, au moins dans l'ordre de la connaissance. Et telle est la distance entre lui et nous, que cette prétention est inadmissible. De plus, la pénétration parfaite de tout ce qui concerne le Très-Haut, aurait comme premier et désastreux résultat d'abolir notre foi.

La foi, en effet, est cette vertu qui consiste à croire fermement ce que le Seigneur a enseigné, non pas parce que nous nous en rendons compte par nos propres moyens, mais à cause de l'autorité de son attestation. Si nous savions tout, notre conviction deviendrait purement humaine : elle se baserait sur la seule force de notre intelligence; elle cesserait d'être surnaturelle et sainte, puisqu'elle ne serait plus fondée sur l'infaillibilité de Dieu. Dès lors, notre mérite s'évanouirait : nous ne gagnerions plus les grâces que le ciel accorde en si grand nombre aux fidèles qui ne doutent pas. Il en résulterait, en outre, un désordre chaotique, car nous jouirions, dès ce monde, de privilèges que la sagesse éternelle a réservés pour notre éternité. Tous les ordres seraient confondus : les cieux et la terre se mêleraient. Et vous avouerez sans peine que, à moins de ruiner son œuvre, le Seigneur ne peut permettre cela.

Ajoutons encore que la permanence du mystère nous maintient dans l'humilité qui convient aux créatures que nous sommes. Nous n'avons déjà que trop de tendances à nous surestimer chaque fois que nous apportons un petit perfectionnement à notre civilisation, une minime découverte au trésor de nos sciences profanes. Que serait-ce si nous devinions Dieu ? Souvenez-vous que c'est par un désir pareil que le démon tenta et perdit nos premiers parents, lorsqu'il les fit goûter au fruit de la science du bien et du mal : « *Eritis sicut dii.* » Cette abominable suggestion, parce qu'elle ne fut pas humblement repoussée, a suffi pour causer le malheur de l'humanité tout entière. Dieu nous garde d'y succomber à notre tour ! Reconnaissons plutôt loyalement que le mystère est possible, qu'il est bienfaisant et que nous n'avons aucun motif de le révoquer en doute. Puis apprenons à nous incliner, avec la fidélité soumise et aimante des enfants de Dieu, devant les vérités surnaturelles que nous ne saisissons point ici-bas, mais auxquelles nous ajouterons une inébranlable confiance, parce que le ciel même s'en porte garant.

III

Est-ce à dire qu'il faille se désintéresser des doctrines supérieures que nous apporte la révélation et nous cantonner dans une obéissance aussi aveugle, aussi irraisonnée que passive ? Bien loin de là. Ce que l'on nomme vulgairement la « foi du charbonnier » n'est qu'un minimum, tolérable pour les âmes ignorantes, mais insuffisant et inadmissible pour les chrétiens instruits et zélés.

Celui à qui nous devons notre intelligence et notre liberté a bien le droit de vouloir que nous appliquions les facultés de notre âme à l'étude des questions qui le concernent et qui, en nous permettant de mieux le connaître, nous mettent à même de mieux lui obéir et de mieux l'aimer. Tant que nous restons dans les limites où lui-même nous a enfermés, la recherche des problèmes religieux n'a rien d'une usurpation sacrilège : elle est tout au contraire un hommage à la suprême sagesse de Dieu. Il faut seulement s'y appliquer dans une intention de piété docile et savoir s'arrêter, en s'inclinant, dès que Dieu dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Au surplus, les mystères divins ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le croire. Parmi les principaux, notons d'abord celui de la Sainte Trinité, qui nous présente un seul Dieu en trois personnes distinctes. Il n'y a rien de contradictoire dans la conception d'une même nature possédée substantiellement par trois personnalités; ceci admis, comment il se fait que cette triple individualité ne forme qu'une seule divinité, tandis que, par exemple, trois individualités humaines forment trois hommes, voilà le point qui nous échappe, mais que nous savons exact, parce que Dieu l'a dit.

Viennent ensuite les mystères annexes de l'Incarnation et de la Rédemption. Que le Verbe qui, en tant que Dieu, peut tout, ait eu le pouvoir de revêtir la chair de ses créatures raisonnables ; qu'il se soit offert afin d'expier en nos lieu et place les crimes accomplis par nous, tout ceci encore ne présente rien d'impossible. Maintenant, par quel procédé le Christ a-t-il uni en lui, réellement, la nature divine et la nature humaine ? De quelle façon a-t-il fait agréer à son Père son holocauste ? Voilà ce qu'il n'a point voulu nous indiquer, tout en nous le certifiant à maintes reprises.

Ces trois dogmes mystérieux sont à la base même de notre religion catholique. Sans doute, on y rencontre d'autres chapitres qu'il est à peu près impossible d'élucider complètement. Prenons, par exemple, la théorie de la grâce : il est indéniable que Dieu nous aide à fuir les tentations, à acquérir des mérites, à gagner le ciel et son amour. Il est beaucoup plus difficile de préciser de quelle manière il s'y prend pour concilier son influence souveraine sur nous avec notre li-

berté qui reste entière, par quels moyens il nous élève au-dessus de nous-mêmes pour nous rendre capables d'actes méritoires et surnaturels, quel est le mode d'action qu'il a attribué à chaque sacrement. Mais tout cela n'est-il pas secondaire ? L'essentiel est de faire ce que le Seigneur désire et de nous en remettre ensuite à lui pour qu'il opère au fond de nos âmes les transformations merveilleuses qui nous vaudront le Paradis.

Ne nous laissons donc point troubler par le mystère. Acceptons-le avec respect, avec docilité à l'égard de la parole de Dieu, et considérons-le toujours moins comme une épreuve infligée à notre curiosité vaine, que comme une marque nouvelle de la sagesse divine. Que notre raison toujours vacillante, que notre science « toujours courte par quelque endroit, » comme eût dit Pascal, se rangent devant les témoignages que Dieu nous propose de lui-même, et, pour le reste, se fient à lui en répétant le *Credo* catholique.

XXIX

Dimanche dans l'Octave du St-Sacrement

HAINE ET AMOUR

Mes frères,

En cette solennité du Saint-Sacrement qui nous réunit tous autour de l'hostie où Jésus s'enferme par amour pour sa grande famille humaine, l'Eglise s'empresse de saisir l'occasion, qui s'offre d'elle-même, de nous rappeler une fois encore que nous sommes tous frères en Dieu. Sans doute, toutes les créatures humaines peuvent revendiquer l'honneur d'une origine divine. L'âme la plus basse et la plus vile qui ait jamais été introduite dans le corps le plus difforme et le plus valétudinaire qui soit, y a été insufflée par l'Esprit créateur ; elle a été dotée de grâces qui pouvaient suffire à la rendre sainte, et si elle manque sa destinée, elle ne pourra s'en prendre qu'à elle-même. Mais nous autres, baptisés et pratiquants, nous avons un titre de plus à nous réclamer de notre Père céleste. Nous constituons une catégorie privilégiée entre toutes, car les portes du pardon et de l'amour nous sont plus largement ouvertes et nous sommes, si j'ose dire, plus spécialement sollicités par une tendresse qui désire nous rendre heureux.

I

Beaucoup de gens, hélas ! ne comprennent pas notre bonheur. Nos principes et notre conduite choquent leurs habitudes et leur genre de vie. Et c'est pourquoi le monde infidèle et vulgaire déteste le catholique fervent. L'apôtre S. Jean nous avertit de ne point nous en étonner. La chose est, en effet, normale ; elle n'est d'ailleurs point nouvelle. Dès que les premiers chrétiens se furent réunis dans les faubourgs de Jérusalem ou dans les catacombes romaines, une immense clameur s'éleva contre eux. La calomnie s'empressa de les représenter comme des espèces de monstres qui bouleversaient toutes les lois et toutes les coutumes admises, qui détruisaient les cultes anciens pour y substituer des rites nouveaux fondés sur le sacrilège, le crime, l'anthropophagie. Je n'exagère rien : les auteurs classiques sont là pour se faire l'écho de ces sottises. Et naturellement, la haine une fois attisée aboutit aux persécutions sanglantes, aux massacres des arènes, à la mort des martyrs sous la dent des tigres, sur la roue des tortionnaires ou dans les feux des bûchers.

Cet état de choses dura trois siècles ; après quoi la colère humaine, enfin domptée, fut contrainte de ne s'assouvir que par des voies plus détournées. On revint alors au mensonge, la vieille arme meurtrière de Satan. Et, de temps à autre, les ignominies accumulées amenèrent de nouvelles explosions barbares. Cela s'est vu lors des guerres de religion, lors de la Révolution française. Est-ce que, de nos jours encore, on ne répète pas contre nous une série d'accusations fausses qui nous font détester par la foule et qui, tôt ou tard, demain peut-être, à l'occasion d'un jour d'émeute, lanceront les masses contre nous pour de nouvelles fêtes du sang ? L'ère des martyrs n'est jamais close.

Vous savez, comme moi, qu'il n'y a rien de fondé dans ces attaques perpétuelles. Où trouverait-on une doctrine plus exacte, plus épurée, plus sublime que celle en qui nous avons mis notre confiance ? Et même si la conduite privée de tous les chrétiens n'est pas toujours aussi sainte qu'elle devrait l'être, ne reste-t-il pas au moins que cette attitude est infiniment supérieure à celle des personnes que nul frein ne retient ? Dans des circonstances analogues, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, qu'un vrai chrétien se comportera bien mieux qu'un indifférent ou un athée. Ce n'est d'ailleurs pas sur la faiblesse d'un seul membre qu'il faut juger le corps entier de l'Eglise. Si, comme il est juste et logique, nous envisageons le christianisme dans son ensemble, nous y trouvons une somme sans égale de vertus, de science, d'abnégation, d'austérité, de dévouement ; c'est là seulement que la vertu fleurit d'une façon courante. Que le monde nous apporte des preuves pareilles, s'il le peut !

II

Et cependant il nous hait.

Pourquoi, me demanderez-vous ? — Cela n'est, malheureusement, que trop explicable. Au lieu d'apprécier les faits à la clarté de la raison impartiale, les hommes ont toujours été portés à les juger d'après leurs passions. Il suffira donc que les maximes ou les usages de la vie chrétienne les offusquent ou les humilient pour qu'aussitôt ils les condamnent. Et c'est bien ce qui arrive en réalité. Les dogmes imprescriptibles de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des sanctions qui ne finiront point, rappellent sans cesse aux mondains des réalités qui les gênent singulièrement. Parce qu'ils ne se sentent pas en règle avec Dieu, ils voudraient pouvoir oublier Dieu et surtout le

faire disparaître ; parce qu'ils se savent pécheurs, ils redoutent le moment de la mort qui mettra un terme à leurs jouissances effrénées, pour y substituer d'inéluctables châtiments. Les préceptes du Décalogue, violés par eux à chaque instant, leur occasionnent, malgré tout, des remords dont ils voudraient bien être débarrassés.

Il n'est pas jusqu'à notre genre d'existence qui ne leur paraisse une perpétuelle critique. Nous avons, en effet, reçu l'ordre de demeurer justes, charitables, honnêtes, chastes, bienveillants, véridiques. Or tout cela forme une série de supériorités qui humilie les voleurs et les fourbes, les cyniques et les méchants. Comme l'on comprend donc que ceux-ci tiennent à éliminer ce contraste ! Et puisqu'ils ne peuvent y parvenir, comme on devine la colère qui les anime à l'égard du vrai chrétien ! Une opposition irréductible subsistera jusqu'à la fin des temps entre les saints et les coupables, autant qu'entre le bien et le mal. C'est de cela que procèdent les inventions malveillantes des livres et des journaux pervers contre notre foi catholique ; c'est cela qui provoque les lois de proscription et les séparations des Etats avec l'Eglise ; c'est cela qui, parfois, nous fait tuer, mais pour nous conduire à l'immortalité.

Y a-t-il lieu de nous en troubler ? Nullement. D'abord le plus simple bon sens nous signale qu'il faut préférer les ordres de Dieu, immuables et sacrés, aux opinions irréfléchies et changeantes de la multitude. L'affaire de notre salut ne regarde que Dieu et nous ; les hommes n'ont pas à y intervenir et ce qu'ils en pensent ne nous importe point. Et puis, dans ce conflit interminable, nous sommes sûrs que c'est à nous que reviendra le dernier mot. Le Tout-Puissant ne saurait se laisser vaincre, en notre personne, par la coalition des vices, des intérêts, des appétits. Il nous en a donné lui-même l'assurance lorsque le Christ nous a déclaré : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » La plus élémentaire foi nous empêche de douter d'une telle promesse, dont la réalisation peut tarder, parce que le Seigneur est patient, mais qui ne manquera pas de s'effectuer pour la gloire des âmes fidèles, ainsi que pour la confusion des pécheurs.

Que nous reste-t-il donc à faire ? A persévérer dans notre ligne de conduite, puisqu'elle possède les assurances de Celui qui ne déçoit jamais, et à nous unir plus fermement les uns aux autres pour mieux résister à la tempête qui nous assaille de toutes parts. Pour résister à un assaut, il importe de ne laisser dans ses rangs aucune brèche par où s'infiltrerait l'ennemi. Nous serions donc infiniment coupables de créer du flottement dans nos lignes par nos divisions intestines, par notre manque d'affection envers nos frères. Outre que ceci constitue parfois, intrinsèquement, un péché grave, c'est un élément de défaite pour nous et de succès pour l'adversaire. Nous serons assez avisés et assez pieux pour ne point succomber aux tentations de l'égoïsme, de l'ambition, des instincts jaloux ; et nous formerons un front unique devant quiconque bataille contre Dieu.

III

Il importe donc de nous aimer. Et d'autant plus qu'on ne nous aime guère. De même que, dans une famille éprouvée, chacun se rapproche de ses parents à l'heure d'un deuil ou d'un péril, ainsi l'un de nos grands devoirs est de nous aimer les uns les autres, afin de nous consoler et de nous épauler réciproquement. Qu'a-t-on à objecter contre ce mot d'ordre qui nous est donné par le ciel lui-même ? Rien, en théorie, sûrement. Mais n'arrive-t-il pas qu'en pratique on s'arrange pour ne pas rendre cette obligation trop lourde ? Il n'y a pas de difficulté bien considérable à aimer tous ses frères, en général, pourvu qu'on les tienne à distance et qu'ils ne nous encombrent pas. Il est encore bien plus commode de le faire en paroles, dans des discours, des conférences ou de simples conversations où l'on fera parade de beaux sentiments altruistes. Ce n'est point là ce que S. Jean demande, et Notre-Seigneur avec lui. Pour devenir efficace et sainte, notre union doit se traduire par des actes. Il faut savoir payer de sa bourse, quelquefois, et de sa personne, souvent.

Instruire ceux qui ne savent rien, consoler ceux qui gémissent, secourir les pauvres ou les malades, distribuer de sages conseils ou, si l'on a quelque autorité, de charitables avertissements, voilà, entre mille, quelques-unes des formes les plus utiles de l'entr'aide chrétienne. Il en existe de meilleures encore, et elles consistent à savoir pardonner, sans arrière-pensée, une offense, à se rapprocher de ceux dont le caractère nous est antipathique ou qui, peut-être, nous ont causé quelque préjudice.

A côté de tout cela, le champ reste ouvert à beaucoup d'autres activités généreuses par la collaboration aux œuvres sociales, mais à celles-là seulement qui s'inspirent des maximes du Christ et sont approuvées, contrôlées et bénies par les représentants autorisés de l'Eglise. Le dévouement, en effet, ne doit pas exclure la grande vertu de prudence qui, toujours et partout, trouve son application. Il est arrivé plus d'une fois qu'un zèle inconsidéré et trop humain a causé de véritables catastrophes et que l'on a fait du mal en se dépensant beaucoup pour faire du bien. Ces fâcheux accidents ne nous arriveront pas pourvu que nous prenions les précautions nécessaires qui consistent surtout à bien réfléchir avant de passer à l'action, et à ne travailler qu'en vue du bon Dieu et conformément aux directions des pasteurs de l'Eglise.

Tant que nous demeurerons dans la ligne de l'obéissance, notre conscience pourra être tranquille, car une responsabilité plus haute se substituera à la nôtre et, même dans l'hypothèse d'une erreur, couvrira devant Dieu ce que nous aurons fait. Il n'en serait pas de même si notre vanité et notre suffisance nous conduisaient à entreprendre

des œuvres plus ou moins fantaisistes, que nous serions sans doute les seuls à juger excellentes et qui, probablement, n'aboutiraient qu'à de malencontreux échecs.

Excluons donc, impitoyablement, toute pensée personnelle de nos initiatives. Nous ne sommes rien ; Dieu est tout. Telle est la vérité fondamentale que nous devons toujours avoir devant les yeux. Ce n'est donc ni pour notre plaisir, ni pour notre gloriole, ni pour notre bénéfice, que nous avons à travailler ; c'est pour l'amélioration des âmes auxquelles nous pouvons rendre service, et c'est pour développer le gloire de Dieu. En dehors de là, il n'y a ni apostolat ni charité vraie. Mais si nous nous en tenons à cette règle, nous serons bientôt surpris nous-mêmes des résultats auxquels nous parviendrons. Car le Seigneur se plaît à favoriser ceux qui ne travaillent que pour lui, et il leur dispense sans mesure les secours et les bénédictions.

XXX

3e Dimanche après la Pentecôte

HUMILITÉ, TEMPÉRANCE, VIGILANCE

Mes frères,

Vous souvient-il de ce que nous disions naguère à propos de la bonté paternelle avec laquelle S. Pierre encourageait les brebis commises à sa garde ? En voici, aujourd'hui, un nouvel exemple. En quelques lignes toutes simples, le premier Souverain Pontife de l'Eglise naissante a condensé plusieurs enseignements qui, pour n'être pas reliés entre eux par de savantes transitions, n'en gardent pas moins leur valeur. Les vertus qui nous sont signalées ce matin sont de la plus haute importance pour l'œuvre de notre salut et nous ne déploierons jamais trop de zèle pour les acquérir et pour les développer en nous, avec l'assistance de Dieu.

I

La première d'entre elles est l'humilité, cette fleur délicate du christianisme. Sans elle, nous ne ferions rien de bon, d'abord parce que nous ressemblerions à Satan au lieu d'imiter Notre-Seigneur, et puis parce que nous ne posséderions pas cette connaissance exacte de nous-mêmes qui nous permet de nous tenir en garde contre les subtiles tentations du démon.

L'humilité nous rend un immense service en nous apprenant à ne pas nous élever au-dessus de notre valeur réelle, à nous juger tels que nous sommes. C'est en effet de là qu'il faut partir pour purifier et sanctifier son âme. L'étude préalable des qualités que nous possédons et qu'il faudra utiliser, mais surtout celle des défauts dont nous sommes abondamment dotés et qu'il s'agit de faire disparaître au plus vite, est requise pour opérer avec méthode et pour aboutir au succès. Une telle analyse requiert une loyauté sincère, car elle n'est généralement pas flatteuse. Mais elle est d'autant plus féconde en résultats surnaturels que nous avons été plus clairvoyants à notre propre égard.

L'humilité nous rend encore beaucoup d'autres services : elle nous préserve notamment d'une multitude de tentations. Combien de péchés de vanité, de médisance, de mensonge, de vol, de haine — et l'on pourrait en citer bien d'autres — ont été commis à cause du vain désir de briller et de se faire valoir ! L'amour-propre est tellement inhérent à notre personnalité que nous sommes trop souvent prêts à tout, même aux actions les plus odieuses, lorsqu'il s'agit de le satisfaire. Si nous cédons à ce penchant, nous risquons fort de nous perdre un jour ou l'autre. Tandis que si nous le combattons sans répit, jusqu'au moment où nous aurons fini par le dompter complètement, nous arriverons à nous dégager des liens qui nous rattachent à la terre.

L'humilité nous aura ainsi délivrés du mal ; elle nous conduira, en outre, vers une foule de vertus. Par le fait même qu'elle nous détourne de la vaine et ridicule complaisance que nous avions mise en nous-mêmes, elle nous rend plus aptes à nous tourner vers Dieu, à accueillir ses inspirations, à contracter de surnaturelles habitudes de bienveillance, de douceur, de dévouement, mille autres encore. Aussi peut-on, sans être taxé d'exagération, soutenir qu'elle est la base de toute existence pieuse ; elle est indispensable à notre conquête du ciel, à laquelle elle contribue pour une part toujours très large et souvent même prépondérante.

Qu'elle soit difficile à acquérir et à exercer, nous n'en disconviendrons certes pas. Mais connaissez-vous beaucoup de vertus dont la pratique soit aisée ? Par le fait même qu'elles sont en opposition avec nos instincts pervers, elles leur déplaisent. Ce n'est pas une raison suffisante pour les déserter, au risque de périr. Du moment qu'elles sont indispensables, il faut les posséder coûte que coûte ; et leur rémunération future sera d'ailleurs si splendide qu'elle compensera au centuple nos rudes, mais nobles efforts.

II

Après nous avoir dit : « Soyez modestes, » S. Pierre ajoute : « Soyez sobres. » Il entend sans doute nous prémunir contre les grossiers excès de la table, contre l'abus des boissons, qui dégradent un homme en le dépouillant de la raison, son plus haut privilège, et qui sont spécialement indignes d'un disciple de Jésus-Christ. Mais le vice de l'ivrognerie est, grâce à Dieu, assez peu commun pour que l'Apôtre n'ait eu ni l'intention ni le désir de borner là son enseignement. Quand il nous recommande la sobriété, il l'entend dans un sens plus vaste et comme générique, dans le sens où l'Eglise utilise le mot de *tempérance* pour signifier une vertu morale. Ainsi comprises, la sobriété et la tempérance désignent la modération dans les désirs. Et elles nous sont très importantes

pour demeurer fidèles à l'ordre que Dieu veut faire régner en ce monde et dans nos âmes.

Un des maîtres du romantisme a dépeint l'être humain comme

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux.

Cela est parfaitement exact. Nos rêves, nos ambitions, nos appétits sont illimités. A peine avons-nous obtenu l'objet de nos souhaits que nous nous prenons à soupirer après quelque autre chose. Quand nous aurions tout l'or du monde et toutes les couronnes terrestres et toutes les voluptés d'ici-bas, nous ne nous estimerions pas encore satisfaits. Vous savez combien les empereurs de la décadence romaine, vite blasés au sein des satisfactions de toute sorte dont l'univers soumis les gavait sans cesse, finissaient par dépérir d'ennui, parmi leurs étonnantes splendeurs, sans parvenir à se dire heureux.

Notre volonté de jouir a ceci de terrible, c'est que jamais elle ne s'avouera rassasiée. Et le plus sûr moyen de goûter en paix la plus grande somme de bonheur que l'on puisse cueillir en ce monde, c'est de savoir se limiter soi-même et mettre un frein à ses désirs. C'est encore le moyen surnaturel de rester pur, de demeurer juste, d'éviter le péché en même temps que le vice et les excès.

Aussi l'Eglise ne cesse-t-elle de nous prêcher une sainte modération. Sans doute, elle ne réprouve pas tous les plaisirs. Elle sait bien que l'homme a besoin, de temps à autre, d'oublier ses soucis quotidiens, d'alléger le fardeau de ses peines. Elle est la première à encourager les récréations honnêtes et à multiplier les fêtes religieuses qui procurent une joie pieuse et durable. Mais ce qu'elle nous interdit rigoureusement, c'est la moindre participation aux réjouissances coupables qui, pour nous, seraient pires qu'un poison mortel. Nous n'avons, sous aucun prétexte, le droit d'aspirer à ce qui est défendu, rien ne saurait nous autoriser à commettre une faute pour jouir. Et même lorsqu'il est question de plaisirs permis, de tendances licites, l'Eglise, avec sa coutumière prévoyance, nous engage à ne pas nous y livrer tout entiers, afin d'éviter les désillusions ainsi que les désenchantements.

Il y a tout lieu de craindre que si nous nous laissions d'abord entraîner à de menus péchés, à céder à des tentations légères, nous finirions par glisser peu à peu jusqu'aux délassements criminels, jusqu'aux ambitions gravement coupables. L'unique façon de ne pas rouler jusqu'aux gouffres, c'est de ne jamais perdre le contrôle de soi-même, de s'arrêter avant d'être parvenu à l'extrême limite qui sépare le bien du mal.

Voilà à quoi nous sert la tempérance. Elle nous impose, certainement, des restrictions et des sacrifices. Mais elle assure notre bonheur véritable, tout en garantissant notre immortalité. Qui donc serait fondé à la trouver trop dure ? Elle l'est d'autant moins que les privations temporaires auxquelles elle nous soumet sur la terre, trouveront au royaume du ciel une ineffable contre-partie.

III

La modération ne subsistera en notre âme que si elle est sauvegardée par une continuelle vigilance. Le chrétien ne doit pas perdre de vue un seul instant qu'il est entouré d'ennemis acharnés à sa perte et dont l'activité ne se relâche jamais.

Le démon rôde autour de nous ainsi qu'un fauve autour de sa proie. Patiemment, longuement, il guettera, comme à l'affût, l'heure propice. Mais à la première seconde où notre méfiance s'engourdira, il bondira aussitôt sur notre âme pour y glisser à l'improviste une suggestion malsaine, pour surprendre son consentement à un acte vil.

On se demande quelquefois d'où vient que Satan emploie tant de ruse, de patience, de subtilité et d'énergie dans la seule intention d'assurer notre malheur. Pour comprendre ce mystère de haine, il faut se souvenir que le démon représente le mal invétéré. Jadis, au temps de sa révolte dans le ciel, il a tenté de détrôner Dieu lui-même. Quand sa rébellion a été brisée par l'archange Michel, à qui le Seigneur avait confié le commandement des anges fidèles, Lucifer en conçut une rage folle que rien ne suffit à assouvir. Puisqu'il ne peut pas s'en prendre directement à l'Eternel, il cherche au moins à lui déplaire d'une façon indirecte, en le faisant outrager et renier par les créatures mêmes qu'il préfère à tant d'autres et qu'il a plus spécialement comblées de ses bienfaits. Chacune de nos ingratitudes le remplit d'une sorte de joie sombre et malsaine. Si nos péchés ne peuvent rien contre la souveraineté et le bonheur infini de Dieu, ils diminuent au moins quelque peu l'éclat de sa gloire extrinsèque. Le démon cherche à se venger du Tout-Puissant en nous faisant apostasier.

Il y a quelque chose de plus : Lucifer est bassement et violemment jaloux. La perspective de nous voir associés, un jour, aux félicités du paradis dont il fut exclu par sa faute, le transporte d'une farouche envie. Malheureux lui-même parce qu'il l'a bien voulu, il ne peut supporter la pensée que d'autres jouissent du bonheur. S'il pouvait, dans l'enfer, éprouver quelque consolation, ce serait de se repaître des tortures de ses victimes.

Certes, il n'aura pas la loyauté de nous présenter la tentation sous son vrai jour et nous démasquer le but ténébreux qu'il poursuit. Il se fait, au contraire, durant tout le cours de notre vie présente, flatteur, obséquieux, presque servile. Il s'ingénie à faire miroiter devant nous les côtés les plus alléchants des déchéances qu'il nous propose. Mais un moment viendra où la mort décidera de notre éternel destin. Et si, alors, une pauvre âme a eu la faiblesse de tomber dans les pièges de l'enfer, elle verra soudain, avec terreur, briller sinistrement devant elle, l'odieux visage du maître qu'elle s'est donné. Alors, plus d'insidieux artifices, mais une domination brutale dont rien, jamais, ne délivrera le pécheur. Tel est le désastre

qui menace continuellement chacun de nous, et dont nous ne pouvons nous protéger qu'à la condition de rester toujours en éveil.

Tant que nous ne nous abandonnerons pas, tant que nous lutterons avec fermeté, en recourant à la mortification et à la prière, nous n'aurons pas grand'chose à craindre. Jésus a promis de nous soutenir et il ne manque jamais aux engagements qu'il a pris. Mais Dieu a voulu nous laisser libres, et si le Christ ne nous abandonne pas, il nous est malheureusement loisible de nous détourner de lui. Ne nous laissons jamais aller à une aberration pareille. Que notre courage prudent et averti nous maintienne hors des atteintes de l'enfer, jusqu'à ce que, à notre heure suprême, la palme des héros de la foi chrétienne vienne récompenser notre persévérance et notre ferme volonté.

POUR LA FÊTE-DIEU

LE RESPECT DU A NOTRE-SEIGNEUR AU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

De l'étude des textes de la Sainte Ecriture qui se rapportent à l'Eucharistie, il découle très clairement que Notre-Seigneur est présent en toute réalité avec son humanité et sa divinité, sous les espèces du pain et du vin consacrés, c'est-à-dire dans le T. S. Sacrement. Nous en avons la confirmation dans de très nombreux miracles qui se sont opérés au cours des siècles et qui continuent de s'opérer par la vertu de la Sainte Eucharistie. C'est enfin une vérité de foi proclamée par l'Eglise dans divers conciles et en particulier au concile de Trente, où elle condamne quiconque s'élève contre cette doctrine. Il résulte de là que nous avons l'obligation formelle de témoigner le plus profond respect, celui de l'*adoration,* à N.-S. Jésus-Christ partout où nous avons devant nous le T. S. Sacrement.

I

Cette auguste présence existe dans le lieu saint, c'est-à-dire dans les églises et chapelles où le prêtre célèbre le sacrifice de la messe et laisse ensuite dans le tabernacle des hosties qui servent à la communion des fidèles. Elle nous est rappelée par la lampe liturgique que nous voyons habituellement allumée en avant de l'autel et qui est là pour rendre hommage jour et nuit à l'Hôte divin. Par conséquent, quand nous sommes avertis de cette façon, prenons garde de manquer à un devoir essentiel, montrons-nous chrétiens en ranimant à cet effet notre foi pour adorer le Maître du lieu.

L'adoration, m. f., vous savez en quoi elle consiste. Elle nous fait considérer en Dieu l'Etre qui est au-dessus de tous les êtres parce que tout vient de lui, tout a été créé par lui, et à lui offrir, à ce titre, l'hommage de la soumission la plus entière, de la déférence la plus absolue. C'est, en d'autres termes, l'honneur rendu par la créature à son Créateur qu'elle regarde comme son souverain Maître et devant lequel elle s'incline avec un respect sans égal. Or cet hommage, nous le devons à N.-S. Jésus-Christ, parce qu'il est tout ensemble Dieu et homme.

Effectivement, il a été adoré par les anges dès sa venue en ce monde. Il l'a été par les bergers de Bethléem, puis par les Mages qu'une étoile miraculeuse amena du fond de l'Orient jusqu'à son berceau. Il a été adoré, au cours de sa vie publique, par le lépreux et l'aveugle-né sur le grand chemin, par la Chananéenne qui le supplia avec instances de soustraire sa fille à la possession du démon, par Marie-Madeleine en présence du pharisien Simon et de ses convives, et par toutes ces foules que ses prédications et ses miracles attiraient autour de lui dans la Judée comme dans la Galilée. Il a été adoré aussi sur le Thabor par les heureux témoins de sa Transfiguration. Il a été adoré sur la croix par le bon larron. Il a été adoré, après sa résurrection, par les saintes femmes, par les apôtres et les disciples que l'on voit tour à tour se prosterner à ses pieds, en lui disant avec une foi vive, comme S. Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Il est adoré enfin dans les cieux, depuis son Ascension, par les anges et les saints, qui partagent là-haut sa gloire et qui mettent leur bonheur à le louer, à le bénir sans cesse comme le Maître du monde, comme le roi immortel des siècles.

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur n'est pas changé, il reste ce qu'il a toujours été depuis son Incarnation ; il y est Dieu et homme en même temps, comme il l'était autrefois à Bethléem, à Nazareth, sur le Thabor et au Calvaire, et comme il l'est actuellement au ciel. Il y est, dis-je, aussi adorable qu'il l'était durant sa vie mortelle, aussi adorable qu'il l'est au paradis à la droite de Dieu son Père ; et si les espèces sacramentelles ne le cachaient pas ou s'il voulait un instant déchirer le voile dont il se couvre, pour se montrer à nos yeux tel qu'il est dans l'hostie consacrée, nous le verrions immédiatement entouré d'une multitude d'esprits bienheureux qui s'inclinent profondément devant lui et qui l'adorent. Voilà pourquoi, quand nous pénétrons dans une église où le divin Maître est présent, il est juste que nous lui accordions attention, que, nous aussi, nous lui rendions hommage, que, nous aussi, nous l'adorions.

II

M. f., est-ce bien là ce que chacun de nous pratique très fidèlement dans le lieu saint ? Je ne parle pas ici de ce qui est pratiqué à cet égard par les gens qui n'ont pas la foi ; car si ces gens-là, entrant dans une église par curiosité ou par convenance mondaine, n'y apportent pas une attitude différente de celle qu'on a l'habitude d'apporter dans la visite d'un musée ou d'un lieu profane quelconque, la chose s'explique sans dif-

ficulté, du moment qu'ils n'ont pas la foi. Mais combien de personnes qui se considèrent comme chrétiennes, et peut-être comme très bonnes chrétiennes, auraient besoin de faire sur ce point un examen de conscience sévère, parce qu'elles sont loin de traiter Notre-Seigneur avec le respect que réclame sa présence ! Combien de personnes même viendront à la messe le dimanche, y viendront d'une façon assidue, mais avec une telle insouciance qu'elles accompliront cet acte comme un acte banal, ordinaire, sans la moindre pensée pour Notre-Seigneur qui est présent dans l'Hostie ?

Laissez-moi vous citer un trait bien instructif dans la circonstance. On raconte qu'un saint religieux venait de prêcher sur l'Eucharistie. Il s'était efforcé, dans son sermon, d'établir par les plus solides raisonnements le dogme de la Présence réelle, lorsque, rentré à la sacristie, il vit arriver une vieille dame protestante qui lui dit brusquement : « Mon Père, il vous semble, j'en suis bien sûre, que vous venez de démontrer d'une manière péremptoire le dogme de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Mais j'ai contre vous un argument décisif ; j'ai à vous opposer une raison qui me paraît du moins contredire singulièrement ce que vous donnez comme vérité de foi : c'est la conduite inconvenante des catholiques à l'église. Je vois les catholiques apporter journellement à l'église une attitude qui n'est pas celle du respect. Or s'ils croyaient fermement à la Présence réelle, s'ils étaient bien persuadés que Jésus Christ est là, ils agiraient autrement. Ils ne se comporteraient pas dans le lieu saint avec autant de sans-gêne. Pour moi, leur maintien détruit tout l'échafaudage de votre discours. » M. f., la conclusion de cette protestante n'est pas juste, elle est exagérée. Toutefois, dans le cas, cette femme avait été scandalisée, et, reconnaissons-le à notre honte, elle n'avait pas absolument tous les torts.

Je signalais tout à l'heure l'étrange illusion d'un très grand nombre de personnes qui s'estiment excellentes chrétiennes alors qu'elles traitent avec un piètre respect Notre-Seigneur présent dans le St-Sacrement. N'est-ce pas le fait de tous ceux qui viennent dans sa demeure, en dépit des recommandations les plus instantes et les plus légitimes, avec un habillement qui déplaît au bon Maître et qui est pour lui comme une injure, puisqu'il blesse les règles de la modestie et de la décence ? On en voit aussi dont le grand et presque unique souci, dans le lieu saint, est d'étaler leur toilette, puis de passer en revue celles de l'assistance, pour établir une comparaison ; d'autres lient conversation et s'entretiennent de toutes sortes de choses avec leurs voisins ou voisines, au cours d'une cérémonie religieuse, comme s'ils étaient dans un parloir ou dans un salon ; il y a enfin des jeunes filles qui, réunies dans la maison de Dieu et sous son regard pour une répétition, un exercice de chant, n'y observent aucune retenue, causent et rient tout haut comme si elles étaient dehors ou dans un lieu de récréation. N'imitez jamais cet exemple déplorable. De votre part, de grâce, respect toujours, respect le plus grand à Notre-Seigneur dans n'importe quelle église, dans n'importe quelle chapelle où il est présent sous le voile de l'hostie eucharistique !

III

Il n'est pas seulement présent dans le tabernacle, il l'est encore dans l'ostensoir qui est porté en procession pour la Fête-Dieu, là où cette manifestation de foi n'a pas été interdite par le sectarisme. Ce soir, nous accomplirons cette cérémonie en faisant au divin Maître un cortège d'honneur dans les rues de notre paroisse. Il faut qu'en cette circonstance également vous lui donniez une marque évidente d'attention et de respect en prêtant d'abord votre concours le plus aimable et le plus empressé pour l'ornementation des reposoirs, et en assistant ensuite à la procession elle-même avec piété et recueillement, dans une tenue digne de véritables chrétiens, chose dont, hélas ! on semble trop peu se soucier à l'heure actuelle.

Notre-Seigneur, enfin, est présent de la même manière dans le saint Viatique porté aux malades et aux mourants. C'est dire, vous le comprenez, qu'il faut l'y traiter avec le même respect. En Espagne, on vit jadis le roi et la reine, rencontrant un prêtre qui portait la Sainte Eucharistie, descendre aussitôt de voiture et faire monter le prêtre à leur place, puis ils se mirent derrière la voiture avec un cierge à la main et accompagnèrent religieusement le bon Dieu jusqu'à la maison du malade.

Je vous citerai pareillement l'exemple du brave général de Sonis, qui a été une des gloires de notre armée française et qui a laissé en même temps la réputation d'un chrétien sans peur et sans reproche dans toute la force du terme. Il se trouvait à Limoges, où il était alors lieutenant. En traversant la grande place du Palais, il voit arriver le saint Viatique. Sans hésiter, il se découvre, s'agenouille dans la poussière et adore son Maître. Au même moment, passait en voiture une jeune dame, et celle-ci, à la vue de Sonis agenouillé en uniforme militaire, pousse un gros éclat de rire. Le lieutenant relève la tête, regarde cette femme en face et lui jette un de ces mots vibrants d'indignation et de mépris : « Ah ! cela te fait rire, toi ! » Et la mondaine, toute décontenancée, pâlit et se tut.

Ces exemples édifiants montrent on ne peut mieux comment on sait agir quand on a la foi envers l'Eucharistie et qu'on est vraiment chrétien. Quelle différence avec l'attitude de ceux qui éprouvent de la contrariété, qui se détournent, gagnent hâtivement une porte, un corridor, pour se dérober, ou font semblant de ne pas voir, lorsque le saint Viatique vient à passer ! Cette attitude, m. f., est insultante pour le Maître qui doit un jour nous juger. Aussi, je veux le croire, elle ne sera jamais la vôtre.

Où que vous vous trouviez, non, ne fuyez jamais, pour n'être tenus à rien, à l'approche du bon Dieu qui s'en va, caché dans l'hostie du ciboire, visiter et consoler les mourants et que vous serez bien contents de recevoir vous-mêmes quand viendra votre dernière heure. Conservez la bonne, la religieuse habitude de vous agenouiller en faisant le signe de la croix sous la bénédiction que Jésus vous donne en passant. S'il ne vous est pas possible de vous agenouiller, arrêtez-vous du moins pour vous incliner profondément. De la sorte, vous ne serez pas du nombre des pauvres chrétiens que le divin Maître désavouera devant son Père pour avoir rougi de lui devant les hommes. L'ayant traité avec le respect auquel il a droit, après avoir joui de sa bienveillance, de son amitié en ce monde, vous prendrez place au contraire parmi ses élus dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

VII

L'EUCHARISTIE

Mes chers enfants,

Lorsque Dieu eut envoyé au peuple hébreu captif des Egyptiens un libérateur, celui-ci, Moïse, fit traverser la Mer Rouge à cette foule de six cent mille hommes, puis on s'engagea dans le désert. Il faut avoir traversé ces lieux — aujourd'hui on le fait en chemin de fer — pour se rendre compte des difficultés que durent éprouver les Hébreux pendant ce long voyage à pied dans le sable qui rend la marche pénible, sans possibilité de se ravitailler en vivres ni en eau. Ils étaient partis avec quelques provisions, mais celles-ci furent bientôt épuisées. Alors commencèrent les récriminations. Ils reprochaient à Moïse de les avoir fait sortir d'Egypte où du moins ils avaient à manger. Moïse invoqua le Seigneur qui promit de venir au secours de son peuple. De fait, le lendemain matin, le sable du désert était couvert de quelque chose qui ressemblait à des grains de givre. C'était la manne, nourriture agréable et substantielle, qui permit aux Hébreux de reprendre des forces, de continuer leur route et de rentrer enfin dans leur pays.

Cette manne, mes enfants, est le symbole de l'Eucharistie qui nous nourrit dans la traversée difficile de la vie, qui nous donne des forces et qui nous permettra d'arriver dans la patrie, au ciel. L'Eucharistie descend du ciel sur la terre pendant la sainte messe. Je vous rappellerai donc en quelques mots ce que vous devez savoir du sacrifice eucharistique, de la présence réelle et de la sainte communion.

I

Jésus est mort sur la croix pour racheter tous les hommes. Vous avez suivi souvent les étapes de son supplice en faisant le Chemin de la croix. Il est nécessaire en effet de nous rappeler la Passion du Christ et ses principaux événements. Voyez comment aujourd'hui on entretient le souvenir des soldats qui, pendant la guerre, ont donné leur sang et leur vie pour le salut de la Patrie : on leur élève des monuments, on organise des cérémonies à leur mémoire, on prononce des discours pour les glorifier. Il fallait donc aussi garder le souvenir du plus grand sacrifice qui ait jamais été offert pour le salut, non plus seulement temporel, mais éternel de tous les hommes de toute race et de toute époque : on a élevé des monuments, des croix et des Calvaires, on organise des cérémonies et on retrace par des discours les événements de la Passion ; on reproduit même parfois ces événements au théâtre. Vous avez entendu parler du théâtre de la Passion, à Nancy, qui se propose et réalise ce but magnifique. Mais était-ce suffisant ? Notre-Seigneur ne le pensa pas. Il voulut rappeler lui-même, par sa présence, ses souffrances et sa mort et il voulut renouveler, sous une forme différente puisqu'il ne pouvait plus, après sa résurrection, ni souffrir ni mourir, le drame du Calvaire. Ce projet qui dépasse les forces humaines, il le réalisa par l'institution de la messe. A l'autel il s'offre à son Père comme sur la croix ; il y est humilié et anéanti, puisqu'il s'y présente sous les apparences d'une parcelle de pain et de quelques gouttes de vin. Il disparaît enfin au moment de la communion du prêtre, puisque les saintes espèces sont consommées et cessent d'exister.

Pourquoi donc le sacrifice de la croix est-il ainsi rappelé et renouvelé sous nos yeux ? Pour toucher notre cœur. Si nous avions été les témoins de la mort du Sauveur, cette vision serait demeurée gravée en notre mémoire et nous ne pourrions plus jamais oublier ce grand événement ; mais surtout notre cœur aurait été si vivement ému à la vue de la bonté du Christ s'imposant, par amour pour les hommes, un pareil sacrifice, que nous ne pourrions plus désormais y demeurer indifférents. Mais cela, nous ne l'avons pas vu. Ainsi, Notre-Seigneur a-t-il craint notre oubli et notre indifférence. Les récits et les représentations lui ont semblé insuffisants ; aussi a-t-il décidé que son sacrifice se prolongerait en tous les lieux de la terre et jusqu'à la fin du monde pour forcer l'homme à se souvenir, non seulement avec sa mémoire, mais aussi avec son cœur.

Malgré tout, que d'indifférence parmi nous ! Regardez, mes enfants, votre église le dimanche : combien sont absents ! Ils préfèrent aller à leurs affaires ou à leurs plaisirs : une partie de pêche ou de chasse compte plus pour eux que le sacrifice de la messe. D'autres sont là, mais que font-ils ? Ils donnent tous les signes de l'ennui : ils bâillent, ils dorment, ils s'occupent de ceux qui entrent ou qui sortent ; d'ordinaire ils arrivent en retard et partent avant la fin ; ils semblent ne pas comprendre ce qui se passe ni pourquoi ils sont

là. Et vous, mes enfants? Vous bavardez, vous êtes distraits, vous vous amusez. Pendant ce temps, Jésus est là sur l'autel qui vous dit : « Un jour je suis mort pour toi; aujourd'hui je suis venu ici pour te le rappeler, pour offrir de nouveau mon sacrifice pour toi. Cela ne t'intéresse pas? N'as-tu donc pas de cœur? Je ne peux pas le croire. Tu es surtout un étourdi. Jusqu'ici tu n'avais pas bien compris ce qu'est la messe. Maintenant que tu le sais mieux, apporte autour de l'autel les sentiments de foi, d'amour et de compassion que j'ai trouvés jadis dans le cœur de ma sainte Mère et dans celui de mon Apôtre Jean, présents au pied de la croix. »

II

Mais, vous le savez, mes chers enfants, Notre-Seigneur demeure présent parmi nous non seulement pendant les courts instants de la messe, mais aussi pendant toute la journée, puisqu'il est conservé au tabernacle. C'est pour cela que nous devons beaucoup aimer notre église. Elle est la demeure permanente de Jésus. C'est là qu'il nous attend. Jadis, quand il passait sa vie mortelle en Palestine, ses compatriotes accouraient à lui, quittant leurs maisons et leurs occupations pour venir passer de bons moments en sa présence, pour lui parler, pour l'entendre, pour recevoir sa bénédiction. Aujourd'hui il n'est plus nécessaire d'aller bien loin pour le trouver. Dans chaque village, si modeste soit il, il y a une église et un tabernacle; Jésus habite ce tabernacle.

Est-ce donc parce que c'est très facile de venir le visiter que beaucoup de chrétiens négligent de le faire? On fait des visites de politesse pour saluer les personnes envers qui on a des devoirs de bienséance à remplir; on fait des visites de reconnaissance pour remercier d'un service ou d'un bienfait reçu; on fait des visites d'amitié pour faire plaisir à ceux que l'on aime et pour avoir soi-même le plaisir de les voir et de les entendre; on fait des visites dictées par l'intérêt pour solliciter un appui, une faveur. A tous ces titres, Notre-Seigneur a droit à notre visite. Quelle tristesse pour son divin Cœur de voir les hommes courir avec ardeur à leurs affaires et à leurs plaisirs et se montrer négligents lorsqu'il s'agit de passer quelques minutes à l'église!

Mes chers enfants, prenez la bonne habitude de venir visiter souvent Notre-Seigneur. Vous avez beaucoup de choses à lui dire; il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'être bien éloquent pour lui plaire. La prière qu'il aime le mieux est celle d'un cœur simple, qui lui expose avec confiance ses bons sentiments, qui vient lui apporter l'offrande d'un renoncement accompli pour son amour. On vous recommande souvent la pratique du sacrifice. Vous pouvez en trouver l'occasion à tout instant. Venez donc au soir de chaque jour vous agenouiller devant le tabernacle pour offrir à Jésus ces sacrifices avec votre cœur et pour lui demander la grâce de toujours mieux l'aimer.

Vous connaissez la réponse que fit un jour un bon vieux paysan d'Ars à propos de ses longues visites à l'église. « Que pouvez-vous bien dire au bon Dieu pendant un temps si long? » lui demanda un jour M. Vianney. — « Je l'avise et il m'avise, » dit-il. Voilà la bonne manière de faire visite à Jésus : ne cherchez pas des choses compliquées, ne lisez pas distraitement dans un livre des formules que vous ne comprenez pas ou qui expriment des sentiments que vous ne ressentez pas, mais dites très simplement à Jésus ce que votre cœur vous dictera.

III

La plus grande manifestation de l'amour de Jésus-Eucharistie, c'est la sainte communion. Elle est le but suprême de la messe, car celle-ci sans communion ne serait plus la messe : il est indispensable que le prêtre communie à la messe qu'il célèbre et il est désirable que le plus grand nombre possible de fidèles s'approchent aussi de la sainte Table après le prêtre. Pour nous ménager cette grâce, Jésus n'a reculé devant aucun sacrifice. Dans la sainte Hostie, Jésus s'abaisse plus que partout ailleurs : sur la croix il cachait sa divinité, mais il montrait son humanité. Ici cette humanité elle-même est voilée sous les apparences du pain. Sur la croix, il pouvait encore parler, faire certains mouvements; ici il se condamne au silence et à l'immobilité. C'était un grand miracle que l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus, mais ici combien de miracles ont été accumulés pour le rendre présent sous de si minuscules apparences, dans chaque parcelle de l'hostie, et se donner tout entier à chaque communiant! La puissance de Jésus est entièrement au service de son amour, car c'est son amour pour nous qui le conduit dans nos cœurs. On désire demeurer avec ceux que l'on aime, on voudrait ne faire qu'un avec eux. Ce désir n'est pas réalisable par l'homme, mais Jésus, lui, l'a réalisé. Il sait d'ailleurs combien nous avons besoin de sa présence et c'est pourquoi il nous presse si fort de venir le recevoir souvent.

Vous êtes faibles, mes enfants, devant la tentation. Vous l'avez constaté souvent. Vous n'avez pas pu résister à l'attrait du mal et vous êtes tombés. Jésus est le Dieu fort : en vous appuyant sur lui, vous serez capables de repousser la tentation et de rester fidèles à votre devoir. Vous êtes comme ces Hébreux dont je vous parlais, qui étaient épuisés par de longues marches, par la soif et la faim, qui étaient aveuglés par les tempêtes de sable brûlant que soulève le vent du désert, qui étaient découragés par la longueur du trajet qui restait à couvrir. La manne quotidienne est venue leur donner cette vigueur qui leur manquait. Ainsi avez-vous besoin de prendre pour votre âme cette nourriture indispensable, sans laquelle la vie se retirerait d'elle. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui; celui qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang n'a pas la

vie en lui. » Sans la manne les Hébreux seraient morts au désert ; sans l'Eucharistie l'âme meurt à la vie surnaturelle.

Notre-Seigneur se présente à nous comme une nourriture parce qu'il nous donne des forces comme la nourriture en donne au corps, et aussi pour nous inviter à le recevoir souvent, très souvent, tous les jours, comme la nourriture corporelle. Sans doute, pour ne pas mourir de faim, un ou deux repas par semaine suffiraient peut être au corps humain. Est-ce à dire qu'il serait, grâce à ce régime de restriction, en bonne santé et qu'il aurait toutes les forces nécessaires au travail quotidien ? Certainement non. Ce que vous voulez pour lui, c'est une constitution robuste, capable de faire face aux obligations de la vie. Ainsi en est-il de l'âme. Aussi ceux qui communient rarement imposent-ils à leur âme un régime dont ils ne voudraient pas pour leur corps. Vous avez entendu parler de ces prisonniers qui, par protestation contre une condamnation qu'ils estiment injuste, font la grève de la faim. Qu'arrive-t-il ? Leurs forces diminuent rapidement et au bout d'un temps assez court ils meurent d'inanition. N'allons pas condamner notre âme à un pareil traitement !

On présente, il est vrai, de prétendues bonnes raisons pour se dispenser de communier souvent. On n'a pas le temps, dit-on, ou bien on est trop imparfait. Fausses raisons que celles-là. Dire qu'on n'a pas le temps de songer à la seule affaire vraiment importante et nécessaire, c'est se moquer. D'ailleurs ceux qui se disent si occupés trouvent largement du temps pour des distractions inutiles et parfois coupables. Quant à dire qu'on est trop imparfait pour communier, cela revient à affirmer qu'on est trop malade pour avoir recours au médecin. Sans doute, celui qui désirerait persévérer dans son péché, sans aucun désir de le combattre et de le vaincre, ne saurait s'approcher fréquemment de la Table sainte ; mais toute âme de bonne volonté qui a la ferme résolution de changer et de devenir meilleure ne saurait atteindre ce but sans le secours de la sainte communion, précédée, si cela est nécessaire, de la confession. Ce sont là, en effet, les deux seules conditions indispensables pour communier souvent : avoir l'intention droite de se corriger pour plaire à Dieu et être en état de grâce.

Mes chers enfants, votre Communion solennelle vous recevra officiellement parmi les communiants de l'Eglise. Le désir de cette dernière est que vous veniez le plus souvent possible lui demander cette nourriture qu'elle tient à votre disposition pour vos chères âmes. Il y a des cas où il serait indiscret de demander à un bienfaiteur le renouvellement de ses faveurs. Ne craignez pas cette indiscrétion en ce qui regarde la sainte communion. Il sera bon, à la fin de cette retraite, de prendre une ou deux bonnes résolutions. La résolution de communier fréquemment est la première que vous devez prendre et tenir. C'est le désir de Notre-Seigneur et le besoin de vos âmes qui le réclament. Il serait à désirer que vous preniez tous l'habitude de la communion quotidienne, au moins de la communion hebdomadaire. En tout cas, il y a un minimum dont on ne peut guère se dispenser sans vrai danger pour l'âme, c'est la communion mensuelle, faite de préférence le premier vendredi du mois. A chacun de consulter sa générosité et son confesseur qui lui inspirera la résolution qui lui convient. En terminant cet entretien sur la Sainte Eucharistie, je vous adresse le souhait que l'Eglise met sur les lèvres du prêtre qui distribue la sainte communion : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde vos âmes pour la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

LA LITURGIE DE LA MESSE

II

LA MESSE DES CATÉCHUMÈNES

Mes frères,

En étudiant de plus près le saint sacrifice de la messe, nous avons distingué dans sa liturgie deux parties principales, que nous avons appelées la *messe des catéchumènes* et la *messe proprement dite*. C'est de la première que je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

I

La messe, nous dit la doctrine catholique, est un sacrifice. Or un sacrifice est essentiellement constitué par trois actes : l'*offrande* de la victime, son *immolation* ou sa destruction, et sa *manducation*.

Nous retrouvons ces trois éléments dans le saint sacrifice de la messe : l'offertoire est l'offrande de la victime ; la consécration, son immolation mystique ; la communion, sa manducation par le prêtre et les fidèles.

Le sacrifice est donc complet par ces trois actes ; d'où il suit que la messe des catéchumènes n'appartient pas strictement, c'est-à-dire essentiellement, au saint sacrifice de la messe, mais qu'elle en est plutôt une préface, une préparation. On lui donne souvent aussi pour cette raison le nom d'*avant-messe*. Précédant le sacrifice proprement dit, elle a pour but de disposer les âmes à l'acte auguste du saint sacrifice, d'élever les esprits et les cœurs vers Dieu, de les purifier et de les instruire, toutes choses qui s'obtiennent par des prières en commun, la récitation ou le chant des psaumes, des lectures et des instructions. La messe des catéchumènes est donc cette partie de la messe qui, précédant l'offertoire, se compose de ces éléments.

Mais pourquoi ce nom de messe des catéchumènes ? Pour le bien comprendre, il faut nous reporter aux conditions historiques des siècles anciens où s'élaborait la liturgie romaine, que nous suivons.

Représentez-vous par l'imagination une messe papale dans une basilique romaine, au v^e^ siècle. Le pontife est là, sur son siège élevé, au fond de l'abside, ayant devant lui l'autel. Il est entouré de ses prêtres, qui célébreront avec lui le saint sacrifice, et de ses diacres.

Les fidèles, venus en procession des sept régions de Rome, remplissent les nefs de la basilique, les hommes à droite, les femmes, dûment voilées, à

gauche. Plus près du « chancel » ou de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, nous remarquons un groupe mélangé, où tous les âges se confondent : ce sont les catéchumènes, ceux qui se préparent au baptême et reçoivent les instructions nécessaires qui éclaireront leur foi. Au fond de la basilique, débordant même dans la cour ou « atrium » qui la précède, un autre groupe attire aussi notre attention. Il est vêtu de vêtements grossiers et sombres. C'est le groupe des pénitents publics, qui, comme le publicain, se tient à la porte du temple, craignant de contaminer par sa seule présence la sainteté du lieu et l'efficacité des prières et des sacrifices. Pour quelque faute publique, ils sont soumis à une pénitence publique, et tant qu'ils n'auront pas reçu l'absolution de l'évêque, ils sont tenus d'une certaine façon à l'écart des fidèles.

La pieuse assemblée s'unit aux prières du pontife ; elle prie, elle chante, elle écoute la lecture d'un passage des épîtres de S. Paul, — c'est l'épître de notre messe, — puis le diacre chante solennellement l'Evangile.

Ensuite, de son siège ou de l'ambon, le pape commente les paroles de l'évangile dans une instruction aux fidèles, et il est facile de supposer l'intérêt et l'éloquence de ce sermon, quand l'orateur est S. Léon Ier ou S. Grégoire Ier, papes auxquels la postérité, dans son admiration reconnaissante, a décerné le surnom de « grands. »

Mais le pontife a regagné son trône et il s'apprête à se rendre à l'autel. Le sacrifice va commencer ; ce sont les « saints mystères », réservés aux seuls initiés et aux saints. Or les catéchumènes n'ont pas encore reçu l'initiation du baptême ; ils ne connaissent pas encore la doctrine de l'Eucharistie, le sacrement du corps du Sauveur. Ils ne peuvent donc assister à un acte religieux que la crainte de profanation de la part des païens et la discipline du secret réservaient dès l'origine aux seuls baptisés. D'un autre côté, les pénitents publics ne sont pas saints, n'ayant pas encore reçu l'absolution ; ils ne sauraient donc participer aux saints mystères ni communier au corps du Sauveur ; ils sont « excommuniés. »

Voilà pourquoi l'archi-diacre s'avance vers la balustrade et s'écrie : « Que les catéchumènes se retirent discrètement ! » Et les catéchumènes quittent la basilique ; les pénitents publics les suivent ; dès lors, le saint sacrifice peut commencer ; l'assemblée n'est plus composée que d'initiés et de saints ; ou, s'il y a quelque pécheur, c'est un pécheur secret, qui s'abstiendra de communier. Le renvoi des catéchumènes marque la fin de cette partie de la messe que l'on appelle la messe des catéchumènes, parce que c'est la seule à laquelle ils avaient le droit d'assister.

II

Venons-en maintenant aux explications des prières et des cérémonies de cette partie de la messe.

Le prêtre est au pied de l'autel ; là, se reconnaissant indigne d'en gravir les degrés, il exprime la contrition de son âme en récitant le *Confiteor*, en même temps qu'il emprunte au psaume XLII ses paroles si riches de sentiments, pour exhaler tout à la fois son indignité, sa confiance et sa joie.

« Je monterai à l'autel du Seigneur, vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse, » jeunesse de l'âge ou jeunesse du cœur. Mais le souvenir de ses fautes l'arrête et le fait hésiter. Il faut être si pur pour approcher de Dieu et traiter directement avec lui au nom du peuple chrétien ! Monter à l'autel où Dieu habite, et se retrouver face à face avec le Seigneur, quelle entrevue ! Se sentir pécheur, et être appelé à faire œuvre divine, et dans l'œuvre divine toucher à ces deux sommets de la vie du Christ, la Cène et le Calvaire, quelle mission ! Pour un tel rôle, il faudrait des anges. L'officiant se rappelle alors que, dans l'Ancienne Loi, la confession des péchés par le grand-prêtre précédait le sacrifice, qu'à la Cène Jésus voulut, avant l'institution de l'Eucharistie, laver les pieds de ses Apôtres, pour signifier la pureté de l'âme avec laquelle il faut recevoir ce sacrement. Alors, il bat sa coulpe et récite le *Confiteor*. Il se confesse à Dieu, qui seul peut pardonner, à la Bienheureuse Vierge Marie, la pureté immaculée, mais aussi le refuge des pécheurs, à S. Michel archange, qui a terrassé l'auteur du péché, à S. Jean-Baptiste, le prédicateur et le héraut de la pénitence, aux Apôtres S. Pierre et S. Paul, qui furent eux-mêmes pécheurs, à tous les saints, qui sont entrés au paradis par la pénitence, et aux fidèles, à ses frères, qui ne connaissent que trop ses imperfections. Sa confession est complète : par pensée, par paroles, par action. Trois fois, le prêtre se frappe la poitrine, en s'accusant par ce geste de tous ses péchés, en assumant toutes ses responsabilités. Puis, reprenant la même énumération, il implore l'intercession de tous ceux devant qui il a confessé ses faiblesses.

Cette même confession, les fidèles la reprennent par la bouche de l'enfant de chœur : car le servant ne parle pas en son nom personnel, il est le représentant du peuple fidèle et exprime ses sentiments. Sentant donc aussi le besoin de se purifier au début d'un sacrifice auquel ils participent, puisqu'il est offert en leur nom, les fidèles font aussi leur coulpe dans les mêmes termes que le prêtre. Le résultat ne se fait pas attendre : « un sentiment de conversion, de réconciliation, une assurance d'absolution pénètrent et rassérènent les consciences [1]. »

Cette confession publique et les prières qui l'accompagnent remontent au XIe siècle : elles sont donc une formule assez tardive.

Ainsi préparé et purifié, le prêtre gravit les degrés de l'autel, en récitant encore des prières qui achèvent sa purification. Il baise l'autel en y arrivant. Au cours de la messe, il le baisera à plusieurs reprises. Ce baiser est un geste bien romain, dont les païens se servaient pour saluer leurs divinités. L'Eglise l'emploie pour marquer sa vénération à l'autel. Il est ici un acte religieux, un salut à une chose sainte ; car l'autel est saint, non seulement parce que le corps et le sang du Christ l'ont sanctifié par leur présence, mais aussi parce que des reliques des martyrs y sont encloses, et surtout parce qu'il représente le Christ lui-même.

Puis, se rendant au côté gauche de l'autel, le prêtre lit l'*Introït*. Ce mot signifie *entrée* et désigne un psaume à antienne, que l'on chantait pendant l'entrée du pontife pour la sainte messe.

Durant la procession qui s'organisait depuis la sacristie ou le « secretarium » jusqu'à l'autel, la *schola* ou chœur entonnait un psaume avec son antienne et la doxologie *Gloria Patri*, puis, à la fin, elle reprenait l'antienne. Le psaume était choisi autant que possible en rapport avec la fête que l'on célé-

[1] Sicard, *La Messe*.

brait. Telle était l'entrée ou l'*Introït*. Aujourd'hui cette prière fait partie de la messe et le psaume est réduit à un ou deux versets.

Après l'*Introït*, le *Kyrie eleison*, prière qui signifie : « Seigneur, ayez pitié, » répété neuf fois. Cette formule est grecque ; c'est un souvenir du temps où à Rome le grec était couramment parlé dans la bonne société. C'est aussi un signe de l'union des deux Eglises grecque et latine, comme les mots hébreux qui se rencontrent dans la liturgie : *Hosanna, Sabaoth,* sont comme un signe des liens qui nous rattachent encore à l'Ancien Testament.

Le *Kyrie eleison* est le dernier vestige qui nous reste des litanies qui se chantaient dès les IVe et Ve s. au commencement de la messe. Les annales de l'histoire ont gardé le souvenir de la messe solennelle que célébra le pape S. Grégoire après son élection, en 590, pour obtenir la cessation de la peste. Il avait convoqué à cette cérémonie, qui devait se célébrer à Ste-Marie-Majeure, les fidèles et le clergé des sept régions de Rome, et tous se rendirent au but fixé en chantant une litanie avec *Kyrie eleison*.

Aujourd'hui la litanie a disparu ; l'Introït l'a remplacée. Cependant, aux vigiles de Pâques et de Pentecôte, la messe n'a pas d'Introït, car les litanies des Saints, que l'on entonne après la bénédiction des fonts baptismaux, en tiennent lieu. Le *Kyrie* final de ces litanies se soude au *Kyrie* de la messe, « indice qu'à toutes les autres messes stationales l'Introït a supplanté la litanie primitive, dont il ne subsiste que l'élément le moins ancien, le *Kyrie* [1]. »

* *

Je m'arrête. Nous ne sommes encore qu'au début de la messe, au pied des degrés de l'autel. L'Eglise y a retenu le prêtre pour le mieux préparer au sacrifice qu'il doit offrir. Les prières que l'officiant récite sont des prières de purification. Unissons-nous, m. f., à ces prières, à ces sentiments. Entrons dans cet esprit de pureté et de sainteté. La messe nous mettra en relation avec Dieu. Efforçons-nous d'être moins indignes d'une si sainte démarche. Déjà l'aspersion qui précède la messe solennelle remplit cet office ; mais la purification du cœur ne s'opère pas par des moyens extérieurs ; elle est œuvre personnelle. Quittons les pensées frivoles, les préoccupations étrangères, chassons la dissipation, bannissons les affections déréglées, et alors nous ne serons pas renvoyés comme les catéchumènes et les pénitents, mais nous mériterons d'être le peuple saint à qui sont réservés les saints mystères, qui est jugé digne d'y participer. Ainsi soit-il.

III

LE GLORIA, LA COLLECTE, L'ÉPÎTRE

> ***Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.***
> **Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent.**
> **(Luc, XI, 28).**

Mes frères,

Le premier sentiment qui jaillit du cœur humain, quand il entre en relation avec Dieu, c'est l'humilité, la conviction intime, profonde, de sa misère et de son indignité. De ces sentiments nous avons saisi l'expression dès les premières prières de la sainte messe, au *Confiteor* et au *Kyrie eleison*.

Mais le peuple chrétien s'est réuni pour chanter la gloire de Dieu, et après avoir purifié ses lèvres et son cœur, voici qu'il entonne une hymne admirable à la gloire du Christ Rédempteur : c'est le *Gloria in excelsis Deo*.

I

Cette hymne angélique, les anges l'ont entonnée dans la nuit sainte de Bethléem, lorsqu'ils apprirent aux bergers l'heureuse naissance de Jésus. L'Eglise n'eut garde de laisser perdre ces paroles venues du ciel ; elle les a reprises comme un canevas, sur lequel elle s'est appliquée à broder ses plus belles formules et à faire éclater les plus harmonieux accents de ses chants.

Qui a composé le *Gloria ?* On l'ignore. Dieu a permis, semble-t-il, que nous ignorions les auteurs d'un grand nombre de prières et d'hymnes parmi les plus magnifiques, pour nous faire entendre qu'elles n'étaient pas l'œuvre, même parfaite, d'un homme, mais l'œuvre collective de l'Eglise entière, mieux encore, l'œuvre de l'Esprit de Dieu, qui les a inspirées à l'Eglise, son épouse. En tout cas, ce cantique est très ancien et il fut importé d'Orient. Il fut d'abord réservé exclusivement à la première des trois messes de Noël, la messe de minuit, où sa place était tout indiquée. Mais, au début du VIe s., le pape Symmaque l'accorda à tous les dimanches et à toutes les fêtes de martyrs, usage que l'on restreignit dans la suite. Le sacramentaire grégorien l'attribue à la messe des évêques, les simples prêtres n'y ayant pas droit pour leurs messes privées. Mais, au XIe s., son usage est répandu partout et les prêtres le récitent aussi bien que les évêques. Etant un chant de joie et d'allégresse, il ne convient pas aux messes des féries de Carême et d'Avent, qui sont des temps de pénitence.

Le *Gloria* est un chant de joie et de triomphe à la gloire de Dieu. Les anges ont chanté : « Gloire à Dieu, » l'Eglise ajoute : « Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons. Nous vous rendons grâce à cause de votre gloire immense. »

Cet hommage et les paroles qui suivent immédiatement s'adressent au Père tout-puissant, roi du ciel. Voici maintenant l'hommage au Fils de Dieu, au Christ Rédempteur. L'Eglise ne saurait oublier que c'est au nom du Christ qu'elle est réunie et que c'est son sacrifice sanglant sur la croix qu'elle commémore dans l'oblation du pain et du vin. Elle se souvient que, si par son sacrifice il est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, il reste le Fils de Dieu assis dans toute sa gloire divine à la droite du Père, et voilà pourquoi, dans ce sacrifice qui rappelle et renouvelle son immolation, elle aime à glorifier Celui dont les souffrances l'ont sauvée : « *Tu solus sanctus, tu solus Dominus*. Vous êtes seul saint, seul Seigneur, seul Très-Haut, ô Christ Jésus. »

II

Après cet hommage commun de toute l'assemblée, le prêtre commence la prière officielle, qu'il va faire au nom des fidèles, dont il est l'interprète. Mais auparavant il salue ces derniers, invitant à unir leurs prières aux siennes ; se tournant vers eux, il leur dit : « *Dominus vobiscum.* »

[1] Batiffol, *Leçons sur la messe.*

C'est en ces termes de noble simplicité que Booz, un des ancêtres du Messie, saluait ses moissonneurs dans les champs de Bethléem. A ce salut, le peuple répond : « *Et cum spiritu tuo,* » ce qui est une périphrase sémitique pour dire : « Et avec vous-même. » Au lieu de « *Dominus vobiscum* », l'évêque dit : « *Pax vobis* », qui est le salut du Christ ressuscité à ses disciples, le soir de Pâques.

Puis vient la prière appelée *Collecte,* c.-à-d. prière à l'assemblée réunie, *ad collectam ;* elle est comme la continuation ou la conclusion des litanies et du *Kyrie eleison.*

La messe compte trois séries d'oraisons distinctes : la « collecte, » qui est celle dont nous nous occupons en ce moment ; la « secrète, » qui termine l'offertoire, et la « postcommunion, » qui est, comme son nom l'indique, la prière d'action de grâces après la sainte communion. Ces prières expriment les besoins multiples de l'Eglise et des âmes ; elles sont toujours en même nombre, c.-à-d. que si la rubrique indique trois collectes à la messe du jour, il y aura de même trois secrètes et trois postcommunions.

Dans l'origine, le pontife n'était lié par aucun texte, il priait d'inspiration et s'abandonnait à sa piété et à l'esprit de Dieu qui animait son cœur. On ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients de se fier à l'inspiration personnelle, si différente selon les individus et les tempéraments et si facilement dangereuse par sa nature même. Peu à peu on composa un recueil des plus belles prières ; le sacramentaire léonien en est le plus ancien modèle.

La collecte était chantée debout par le prêtre. D'ailleurs, dans son office de médiateur public et officiel, le prêtre est toujours debout, comme un ambassadeur qui présente à Dieu les intérêts du peuple chrétien. Il prie debout, les bras étendus : c'est l'attitude des Orantes dans les catacombes, geste noble et large de supplication.

Le peuple se tenait également debout pendant cette prière. A ses yeux, prier à genoux était une attitude de pénitence, et le dimanche n'est pas un jour de pénitence, mais de joie ; c'est pourquoi le concile de Nicée faisait défense de s'agenouiller le dimanche et durant le temps pascal.

Le pontife prie debout, les bras étendus ; il prie toujours au pluriel : « *Oremus,* prions. » Il ne s'agit pas ici de pluriel de majesté, car le célébrant ne prie jamais en son nom personnel, mais au nom de l'Eglise réunie. « Notre prière est publique et collective, dit S. Cyprien, nous prions pour tout le peuple, parce que tout le peuple que nous sommes ne fait qu'un ; c'est la loi de la prière. »

Les oraisons romaines s'adressent à Dieu considéré dans quelqu'un de ses attributs essentiels, ou à Dieu le Père. Rarement elles s'adressent à Dieu le Fils, et celles qui le font, sont étrangères à l'ancienne tradition romaine.

Les prières romaines se distinguent par leur concision, leur riche sobriété, leur unité de composition et par ces qualités bien romaines qui s'appellent l'ordre, la raison, la clarté, la dignité.

Enfin elles se terminent toutes par le rappel du divin Médiateur, Jésus-Christ : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* » L'Eglise se souvient qu'il est toujours vivant là-haut, au ciel, intercédant pour nous auprès de son Père, et elle invoque sa médiation dans toutes ses prières officielles.

On a fait, depuis la Réforme, à l'Eglise catholique le reproche de favoriser l'intercession des saints au détriment de la médiation seule nécessaire du Christ. Vous n'ignorez pas combien ce reproche tombe à faux ; il me suffira ici pour le repousser de souligner la conclusion de toutes les prières officielles de l'Eglise, l'invocation de la toute-puissante médiation de Jésus, et nous pouvons bien dire qu'aujourd'hui, comme aux siècles primitifs du christianisme, l'Eglise catholique continue de s'adresser au Père par Jésus-Christ son Fils, et qu'elle prie et rend toute gloire à Dieu, pour me servir des expressions mêmes de la messe : « *Per ipsum et cum ipso et in ipso...* »

III

Mais il y a dans la messe des catéchumènes, à côté de la prière, place pour l'*instruction.* Les catéchumènes, il faut nous en souvenir, font partie de la pieuse assemblée et ils sont l'objet de la sollicitude vigilante de l'Eglise ; ils ont besoin d'être instruits des vérités de la foi. Sans doute ils reçoivent déjà un enseignement à part ; mais nous touchons ici du doigt la sollicitude constante de l'Eglise pour tout ce qui intéresse la foi, puisque, au milieu même des prières liturgiques, elle n'oublie pas sa mission d'enseigner et semble redire avec S. Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise pas ! »

La liturgie est certes déjà un enseignement par elle-même, mais, s'exprimant par symbole, cet enseignement manque de la précision nécessaire au dogme ; il constitue souvent un aliment trop léger pour l'esprit, que les cérémonies et les chants peuvent distraire de la contemplation de la vérité. Voilà pourquoi les Eglises qui, comme celles d'Orient, ont laissé se taire chez elles la voix de l'enseignement pour ne développer que leur liturgie et ne vivre que par elle, finissent par absorber toute la religion dans le culte et transformer celui-ci en un cérémonial minutieux et en un formalisme compliqué et étroit, dont la lumière et la vie sont absentes. Bénissons l'Eglise catholique de maintenir, même dans la messe, la part indispensable de l'enseignement ; cette part se compose de l'épître, de l'évangile, de l'homélie ou sermon et du *Credo.*

Déjà, dans l'Ancien Testament, l'instruction avait sa place dans le culte ; on lisait dans les synagogues, lors des réunions hebdomadaires, Moïse et les prophètes ; les docteurs de la loi expliquaient au peuple les auteurs sacrés. Dès les premières réunions chrétiennes, on commença à lire en outre les évangiles et les lettres des apôtres, que les Eglises se communiquaient les unes aux autres. Un clerc, le lecteur, était chargé de cette lecture et de la garde des livres sacrés. Dès le IVe s., les lectures furent limitées à l'épître et à l'évangile.

La lecture de l'épître est la lecture d'un passage de lettres que S. Paul ou d'autres apôtres adressèrent à diverses communautés chrétiennes ou à des particuliers, soit sur des sujets de religion sur lesquels ils avaient été consultés, soit sur d'autres sujets librement choisis par eux, soit pour rappeler et compléter l'enseignement qu'ils avaient donné de vive voix.

Il y a, vous ne l'ignorez pas, quatorze épîtres de S. Paul, trois de S. Jean, deux de S. Pierre, une de S. Jacques et une de S. Jude. Les apôtres en avaient écrit davantage, mais les autres sont perdues. Exceptionnellement une leçon tirée de l'Ancien Testament, et plus spécialement des prophètes

ou des livres sapientiaux, est substituée aux épîtres des apôtres ; c'est le cas notamment aux féries de Carême, et cette lecture est choisie en relation avec l'évangile du jour. La veille de Pâques, il y a même douze leçons et celle de la Pentecôte six, et l'on voit bien par leur choix qu'elles servaient à résumer tout l'enseignement donné aux catéchumènes, avant le baptême qui leur était conféré à ces dates. Mais la part principale reste toujours, dans la lecture de l'épître, à celui que l'on a appelé à juste titre l'apôtre des nations ou des gentils, S. Paul. Le grand apôtre, avec la flamme d'un converti, avec l'ardeur d'un prosélytisme qui le promène inlassable à travers les mers et les continents, avec la puissance d'une grande intelligence qui scrute les mystères de Dieu, avec son amour ardent pour le Christ, avec la souveraine autorité d'un législateur qui régla pour jamais les grands problèmes de la morale et de la discipline, S. Paul par son génie, en un mot, a placé ses épîtres au premier rang parmi les livres des hommes, puisque l'évangile est divin, et l'Eglise dans son admiration ne se lasse pas de les entendre.

Vous les écouterez, comme vous écouterez aussi l'évangile, avec une humble docilité, avec un esprit avide de vérité. Ah ! m. f., au point de vue de l'instruction religieuse, nous sommes encore tous des catéchumènes ; nous avons tous besoin de la vérité complète. L'ignorance est grande, dans le monde moderne, de la doctrine religieuse, même chez les chrétiens fidèles, et puisque l'Eglise fait une place, dans la sainte messe, à l'instruction, soyez avides de profiter de son enseignement. Prenez votre missel, lisez votre messe, recueillez la doctrine qui se dégage de l'épître, de l'évangile. Ne choisissez pas de parti pris la messe sans sermon. Ecoutez avec respect la parole de Dieu ; elle vous éclairera, vous fortifiera, vous consolera et vous sauvera. Ainsi soit-il.

IV

LE GRADUEL, L'ÉVANGILE, L'HOMÉLIE

Mes frères,

La première partie de la messe, appelée communément *messe des catéchumènes* ou *avant-messe,* fait, à côté de la prière publique, une part importante à l'enseignement. C'est chose naturelle, d'ailleurs, car les catéchumènes, qui se préparaient à recevoir le baptême, avaient besoin d'être instruits des vérités de la foi qu'ils devaient professer. Cet enseignement leur était donné par l'épître, l'évangile, le sermon et le *Credo.*

Dans la dernière instruction sur ce sujet, je vous ai parlé de l'épître ; je voudrais aujourd'hui vous entretenir de l'évangile, du sermon et du *Credo,* et ainsi terminer les explications qui concernent la messe des catéchumènes.

I

La lecture de l'évangile est une action importante et solennelle de la messe. C'est pourquoi elle est préparée et précédée de chants, de prières et de cérémonies qui s'appellent graduel, répons, verset, *alleluia.*

Primitivement, pour préparer l'évangile, le diacre entonnait, du haut de l'ambon, un psaume intercalé entre les leçons. A la différence des psaumes de l'introït, de l'offertoire et de la communion, ce psaume n'était pas introduit pour accompagner une entrée ou une action liturgique, mais il était chanté pour lui-même, comme une leçon. Le mot *graduel* qui lui a été donné, rappelle les psaumes graduels, c'est-à-dire psaumes des degrés ou des montées, que les Israélites entonnaient lorsqu'ils montaient en pèlerinage à Jérusalem.

L'*alleluia,* qui suit le graduel, fut d'abord réservé, comme signe de joie et de triomphe, à la fête de Pâques ; puis il fut étendu à tout le temps pascal et S. Grégoire institua la règle de le chanter les dimanches et les fêtes de l'année.

Je viens de mentionner S. Grégoire le Grand, pape du VIe s., celui que l'on a pu appeler le dernier des Romains. C'est lui qui donna à la liturgie un essor admirable et codifia les rites anciens ; c'est lui qui institua le chant liturgique qui porte son nom, cet admirable chant grégorien dont les mélodies pieuses et douces pénètrent l'âme de dévotion en même temps qu'elles ravissent les oreilles de l'artiste. S. Augustin, avant sa conversion, s'émouvait encore au souvenir de ces chants de l'Eglise :

« Comme j'ai pleuré, mon Dieu, s'écriait-il, à tes hymnes et à tes cantiques ! Comme j'étais exalté par les douces voix de ton Eglise ! Elles pénétraient dans mes oreilles et la vérité se répandait dans mon cœur. »

Ces chants formèrent d'abord une cantilène simple et douce. Mais bientôt, sous l'émotion plus vibrante de l'âme, la cantilène s'enrichit de formes plus compliquées et plus hardies et, les paroles venant à manquer pour traduire l'abondance et la vivacité des sentiments, elle se poursuivit seule en vocalises admirables. C'est le cri inarticulé de l'âme, à la façon des vendangeurs ou des moissonneurs qui, de joie, se mettent à chanter des chansons, mais qui ont tant de joie qu'ils ne peuvent la traduire en paroles et renoncent aux syllabes des mots et se répandent en jubilation inarticulée [1]. »

D'autres fois, cette émotion religieuse s'épanche en une poésie plus longue appelée « séquence » ou « prose », propre à certaines fêtes. Le missel romain a conservé les plus belles d'entre elles ; ce sont le *Victimæ paschali laudes* de Pâques, dont l'auteur est un chapelain de l'empereur Conrad II, Wipo ; le *Veni, sancte Spiritus,* séquence de Pentecôte, attribuée tantôt à un moine de Reichenau, tantôt au roi de France Robert le Pieux ; le *Dies iræ* de la messe de Requiem, œuvre de Thomas de Celano, compagnon de S. François d'Assise ; le *Lauda Sion* de la Fête-Dieu, œuvre de S. Thomas d'Aquin, et enfin le *Stabat Mater,* dont l'auteur est un moine franciscain, Jacopone de Todi. C'est ainsi qu'au milieu des harmonieuses mélodies du chant grégorien ou de la grâce de la poésie, nous arrivons à l'évangile.

II

L'évangile, c'est la parole du Verbe éternel venu sur la terre pour nous instruire. Autrefois, dit S. Paul, Dieu parla à nos pères par les prophètes ; aujourd'hui il nous parle par son propre Fils et le Père nous le présente en ces termes : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. » Ce n'est plus la parole d'un prophète parlant au nom de Dieu ; c'est la parole

1 S. Augustin, *Enarr. in psalm.* XXXII, I, 8.